

LE CINQUANTIÈME ANNIVERSAIRE DE *DACIA*

Il est rare à notre époque qu'un périodique scientifique puisse fêter son cinquantième anniversaire, il est plus rare encore que cet âge vénérable le trouve en plein essor, apte à répondre mieux que jamais aux tâches pour lesquelles il a été créé. C'est, me semble-t-il, le cas de notre *Dacia*, dont le 1^{er} volume porte le millésime 1924 et qui — en dépit d'une interruption due à la guerre — continue sous une forme renouvelée à rendre service aux archéologues du monde entier, en leur faisant connaître les résultats importants des recherches effectuées en Roumanie depuis un demi-siècle par Pârvan et ses élèves d'abord, ensuite par les actifs collaborateurs du Musée National des Antiquités et, depuis 1956, par ceux de l'Institut d'Archéologie de l'Académie Roumaine qui en a pris la relève.

A ce propos, il ne sera pas inutile de rappeler que si l'Institut qui assure aujourd'hui la publication de *Dacia* est relativement jeune, il ne fait que continuer l'œuvre d'une institution centenaire, le Musée National des Antiquités, fondé en 1864 et qui, jusqu'à tout récemment encore, a fait fonction de centre de recherches archéologiques. Pârvan lui-même ne manquait pas de le faire observer, dans les premières lignes de son avant-propos de 1924, en écrivant : «Ce périodique annuel est l'organe d'un institut qui n'existe pas encore»; et en se hâtant d'ajouter : «J'avais eu l'occasion de proposer, il y a quelque vingt ans, l'organisation d'un service de fouilles systématiques et, depuis, étais revenu maintes fois à la charge. Mais les avant-projets pour la création d'un Institut archéologique roumain, par moi rédigés à l'intention des titulaires successifs du Ministère de l'Instruction ou du Ministère des Beaux-Arts, ne purent jusqu'à ce jour être transformés en texte de loi».

Depuis que ces lignes ont été écrites, trente ans devaient s'écouler avant que l'Institut dont elles clamaient la nécessité prenne enfin corps. Du moins leur auteur n'a-t-il pas dû attendre autant pour que deux autres projets chers à son cœur viennent à se réaliser, à savoir la création d'une École roumaine d'Archéologie et d'Histoire à Rome (plus connue comme *Accademia di Romania in Roma*) et la revue *Dacia — Recherches et découvertes archéologiques en Roumanie*, dont nous fêtons aujourd'hui le cinquantenaire.

A des titres divers, ces deux créations de Pârvan ont joué un rôle décisif dans la formation d'une école archéologique roumaine. Et si, ces derniers temps, l'ancienne «Accademia» de Valle Giulia a en quelque sorte fait peau neuve, en se transformant en une «Bibliothèque» qui répond à d'autres nécessités du moment, *Dacia* poursuit vigoureusement le chemin tracé par son fondateur, en améliorant même au gré des circonstances, son aspect et son contenu. Sur le premier, il n'est pas nécessaire d'insister : les lecteurs sont à même d'en juger seuls. On me permettra, par contre, de faire observer qu'en adoptant, à partir de 1957, l'actuel sous-titre : *Revue d'archéologie et d'histoire ancienne* (au lieu de *Recherches et découvertes archéologiques en Roumanie*), les rédacteurs de la nouvelle série entendaient proclamer leur intention de publier — à la place des simples rapports de fouille, plutôt nombreux dans les premiers dix volumes — des essais d'interprétation et des mises au point synthétiques des matériaux obtenus parfois au terme de nombreuses années

de recherches. Il n'est que juste d'ajouter, dans le même ordre d'idées, que l'épigraphie et la numismatique, aussi bien que la paléontologie et la palynologie, ont également trouvé bon accueil dans les pages de la nouvelle *Dacia*, ce qui bien entendu répond à l'importance chaque jour accrue que ces disciplines tiennent dans l'ensemble des activités de l'Institut.

Il y a là de quoi se réjouir et je n'ai pas besoin d'insister pour faire comprendre la satisfaction avec laquelle je signale ces résultats d'autant plus réjouissants qu'ils ont souvent été obtenus dans des conditions difficiles. Je manquerais toutefois à mon devoir si, en évoquant les succès passés et présents de *Dacia*, je n'ajoutais qu'ils sont dus en grande partie à une équipe restreinte d'élèves de Pârvan, plus tard ses collaborateurs et ses continuateurs, — dont les noms, présents dans les pages du I^{er} volume de la revue, n'ont depuis cessé de figurer dans celles des volumes successifs de l'ancienne et de la nouvelle série. C'est avec une fierté légitime que je cite — par ordre d'ancienneté — les noms de Radu et d'Ecaterina Vulpe, de Gheorghe Ștefan, de Vladimir et d'Hortensia Dumitrescu, de Dorin Popescu et de Ion Nestor, toujours présents à nos côtés, toujours actifs dans les domaines particuliers où tous sont passés maîtres. Et c'est avec un sentiment de mélancolie que j'évoque en même temps les nombreux disparus qui, à des titres divers et dans des mesures qui ont également pu varier, ont eux aussi contribué à faire de *Dacia* la belle revue d'aujourd'hui : Ion Andrieșescu, Théophile Sauciu-Săveanu, Constantin Daicoviciu, Scarlat Lambrino, Paul Nicorescu, Vasile Christescu, Grigore Florescu, Francisc László, Alexandre Ferenczi, Róska Márton, Constantin Matasă, Nicolae Moroșan, C.S. Nicolăescu-Plopșor, — d'autres encore, comme nos fidèles dessinateurs Dionisie Pecurariu et Pamfil P. Polonic qui, pendant plusieurs dizaines d'années, ont assuré dans les meilleures conditions l'illustration de chaque volume. C'est dans la première série de notre annuaire qu'ont paru, entre les deux guerres, les premiers rapports sur nombre de sites devenus depuis célèbres dans l'histoire de l'archéologie roumaine et européenne : Sultana, Boian, Gumelnița, Glina, Poiana, Lechința de Mureș, Drăgușeni, Vădastra, pour ne citer que quelques-uns, — auxquels il convient d'ajouter sans tarder un nombre pour le moins égal de sites « classiques », depuis Histria et Callatis jusqu'à Sarmizegethusa, Capidava et Dinogetia.

De ces beaux chantiers certains ont été épuisés, d'autres sont toujours actifs, et plus d'une fois sous la direction de ceux-là qui en ont commencé l'exploration. Tous ont contribué à faire connaître à l'étranger la richesse fabuleuse des terres roumaines en antiquités de toute époque, tous ont également contribué à la formation d'une nouvelle génération de chercheurs d'âge moyen, dont le zèle n'est aucunement inférieur à celui de leurs prédécesseurs et dont le savoir et la rigueur de méthode ne laissent non plus à désirer. C'est à leur opérosité qu'est due la richesse et la variété de chaque tome de la revue, c'est à leur exemple que s'inspire le peloton de jeunes chercheurs dont s'enorgueillit l'Institut et qui pour notre science représente la plus sûre garantie de l'avenir. J'aimerais pouvoir citer leurs noms à tous, s'ils n'étaient trop nombreux. Aussi me contenterai-je de leur dire — au nom de la vieille génération, à laquelle j'appartiens — que nous sommes tous fiers d'eux et que nous leur faisons confiance. Un jour, pas trop lointain, ce sera à eux d'assurer la parution de *Dacia* et j'ai lieu de croire qu'elle aura alors meilleure tenue qu'elle n'en a jamais eue.

Un mot encore avant de finir, et ce sera un mot de gratitude envers notre autorité tutélaire, l'Académie des Sciences Sociales et Politiques, qui généreusement nous offre les moyens de subsister et de travailler. Jamais encore par le passé le nombre des archéologues roumains n'a été aussi grand, jamais non plus ils n'ont eu pour œuvrer un cadre institutionnel comparable à celui dont ils jouissent à présent. Certes, chez nous comme ailleurs, il peut arriver qu'on n'ait pas toujours les moyens d'augmenter indéfiniment le nombre et l'ampleur des chantiers de fouille. Certes, nous sommes loin encore de disposer d'une base technique à la mesure de notre potentiel humain. Mais si l'on pense qu'il n'y a pas encore vingt ans que l'Institut a été créé, si l'on tient également compte

des progrès enregistrés dans ce bref délai sur le plan matériel et scientifique, on a le droit d'être optimiste. Aussi, tout en sachant gré à l'Académie de ce qu'elle a déjà fait pour que notre Institut puisse se développer à l'instar des autres instituts qu'elle patronne, nous espérons qu'à l'avenir elle continuera à nous prodiguer son appui, afin que l'archéologie roumaine puisse s'acquitter dignement de ses nombreuses tâches.

Et puisqu'en ce moment solennel notre pensée reconnaissante va vers tous ceux qui nous ont soutenus dans notre travail, n'oublions non plus les Editions de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie — directeurs, rédacteurs, techniciens de toute sorte, — dont le concours ne nous a jamais fait défaut et qui depuis bientôt vingt ans contribuent à nos côtés à la bonne tenue d'une publication qui nous est également chère.

D. M. P.